

turnes, de trahison, de tyrannie. Pas une voix n'essaya de défendre le malheureux citoyen, ou d'invoquer pour lui le souvenir de Cosme et de Laurent.

Pierre connaissait les dispositions de Florence : il n'avait pas de temps à perdre, s'il voulait éviter une émeute (1). Il partit donc, en se faisant suivre d'assez loin par un corps de troupes que commandait des Ursins.

Il était environ trois heures du soir quand il entra, le dimanche 9 novembre 1494, dans Florence (2). Son premier mouvement fut d'aller au palais de la seigneurie, pour rendre compte vraisemblablement de son entrevue avec le roi de France; mais il en trouva la grande porte fermée. Il demande les clefs; on lui signifie qu'il ne peut entrer que par la petite porte, seul et sans armes. Il insiste, on le repousse; il cherche alors, pour pénétrer dans la salle du conseil, une communication dérobée : peine inutile, tout est gardé. Il revient sur ses pas et trouve cette fois, en sentinelles devant la grande porte, Luc Corsini, Jacques Nerli et Filippuzzo

(1) Roscoe, t. I, p. 196-197.

(2) Ammirato veut que Pierre soit entré le 8 à Florence. Hist. Fior., in-fol., 3 vol., t. I, l. xx, p. 203. — Nardi lui prête un projet qu'il n'aurait eu certainement le courage ni de concevoir ni d'exécuter : c'était de s'emparer du pouvoir, de changer la forme du gouvernement, d'établir le despotisme et d'envoyer ses ennemis à la mort ou en exil. Nardi fait de la calomnie; car de la médisance seulement supposerait dans Pierre des qualités qu'il n'avait pas. « Se ne tornò alla città con ferma intenzione di pigliare il palagio e costringere la Signoria a far parlamento, e mediante quello ripigliare lo stato, non solamente secondo il modo consueto dell' antico governo de' Medici, ma con ferma deliberazione di far di principe assoluto, e così far morire o mandare in esilio tutti quei che sapeva aver macchinato contra di lui. » Storia della città di Firenze, 1584, in-4°, l. I, p. 21-22. — Ammirato dit au contraire qu'il voulait aller au palais « per dar animo agli amici, e per torlo a chi di tentar cose nuove avesse preso ardimento. » Lib. 20. L'opinion d'Ammirato s'accorde avec le caractère de Pierre, que Fabroni a peint admirablement : « Laurentii patris et vitæ et prudentiæ longè dissimilis, timidus in adversis, arrogans et superbiens in prosperis, laboris impatiens, sæpissime inconstans et levis, pecuniæ et potentiæ cupidus, sed his conservandis augendisque nequaquam par. » P. 22.

Gualterotti. Pierre veut entrer à toute force, il prie et menace : les trois citoyens lui barrent le passage, en l'accablant d'injures. Le peuple, à ce bruit de voix d'hommes, commençait à se rassembler sur la grande place : à la vue de Pierre, il se mit à pousser des cris de fureur; les enfants ramassaient des cailloux et les jetaient au Médicis, qui prit le parti de se retirer. Chemin faisant, il trouva Pierre Antoine dell' Aquila, le gardien des prisons, qui venait lui offrir le secours de quelques amis dévoués. Mais la foule s'amassait, alimentée, ce jour de repos, par des ouvriers qui sortaient de l'office. Elle assaillit le bargello, désarma les gardes et força le geôlier, au milieu de huées et de cris de vengeance, à ouvrir les prisons : soixante détenus en sortirent, qui vinrent grossir le noyau des mécontents. Enhardis par ces manifestations populaires, les membres de la seigneurie sortirent un à un de leur logis, et vinrent en armes sur la grande place. En ce moment, les cloches de toutes les églises retentirent à la fois : c'était le signal de l'insurrection.

Pierre gagna la Via Larga, où il donna l'ordre à des Ursins de marcher avec des soldats sur la place, foyer des mouvements. Son frère devait le précéder en soutane rouge. Le cardinal obéit : arrivé à l'église de San-Bartolommeo, le peuple lui barre le chemin. Jean de Médicis, se rappelant l'acclamation que, le jour de la conspiration des Pazzi, toutes les voix poussaient à l'envi, crie : *Palle! Palle!* (1)!

(1) Nihil undique magis exaudiri quàm populi voces *pilas, pilas*, id enim Medicæ familiæ insigne est, clamitantes. — Angel. Politianus, Conjuracionis Pactianæ commentarium. Flor., 1478.

Voy. Jul. Cæsar Balengerus, *De Medicorum familiæ insignibus*. Pise, 1618. Ziegler dit que, quand il était à Rome, on débitait certains vers prophétiques qui désignaient la suite des armes des familles, depuis Calixte III jusqu'à Clément VII, et que le dernier était :

Post lunas, quercus, post quercus sanguisugæ bove.

Ce qui marquait Pie III, Jules II et Léon X : les petites boules qu'on

Le peuple reste muet ; le cardinal veut parler, on crie : A bas les traîtres ! Il essaye de faire quelques pas en avant, des piques s'abaissent pour l'arrêter. En ce moment parut Pierre de Médicis : la rue des Calzajoli était toute pleine de révoltés qui, armés de projectiles, le menaçaient de la voix et du geste. Il était mort s'il eût tiré l'épée ; il préféra, pour l'apaiser, jeter au peuple quelques pièces de monnaie ; mais personne ne se baissa pour les ramasser. Alors il parut comprendre que son rôle était fini, et quitta Florence, emmenant avec lui son frère Julien : tous deux prirent le chemin de Bologne (1).

L'histoire a dû chercher les causes de cette chute si soudaine de Pierre de Médicis, et elle est obligée de confesser qu'elle n'en peut trouver aucune. Comme tous les châtimens que les peuples infligent dans un moment de caprice, celui qui frappa l'héritier de Laurent fut souverainement injuste. Nardi, qui, dans ses Annales, écrit que le salut des libertés de Florence fut la conquête de soixante malfaiteurs dont la multitude brisa les fers, pense que Pierre n'aurait pas perdu le pouvoir, si lors de son retour du camp royal, il avait pris le chemin de la Via Larga, au lieu de prendre celui du Palazzo Vecchio. A quoi donc tiennent les destinées d'un trône, si le pavé que des enfants jettent à la tête de leur roi, qui s'est fatalement trompé de route, devient un arrêt irrévocable de déchéance ? Il est vrai que Nestor ajoute « que souventes fois Pierre s'amusait à la chasse, à la vollerie, à faire l'amour çà et là, ne se donnant beaucoup de peine de ce que faisoient les magistrats, allant peu souvent au palais, et ne voulant donner audience aux citoyens qui le demandoient (2). »

voyait dans les armes de ce pontife étaient des ventouses, qui faisaient allusion à la chirurgie, métier de ses ancêtres. — Nouvelle Bibl. germanique, t. IV. Amst., 1748.

(1) Nardi, l. c., p. 22.

(2) Nestor, Hist. des Hommes illustres de la maison de Médicis, Paris, in-4°, 1564, p. 104.

Mais, dans l'histoire de Florence, il n'est pas un gonfalonier, républicain austère, auquel on ne pourrait faire de plus graves reproches.

La fuite de Pierre fut le signal de vengeances horribles. Le peuple se porte d'abord sur la maison de Guidi, notaire et chancelier des Réformes, et sur celle de Bernard Miniati, provéditeur du Mont, tous deux connus par leur attachement à la famille déchue : on les accusait d'avoir fait hausser le prix du sel (1). Leur habitation est saccagée de fond en comble. Partout où le peuple, sur son passage, rencontre les armes des Médicis, il les abat au milieu des cris de fureur. Il efface les images de la famille, peintes en 1433 sur le palais du podestat, et sur la porte de la douane en 1478 (2) : il les avait saluées autrefois de ses acclamations, il les poursuit aujourd'hui de ses anathèmes. Autrefois il appelait ceux dont elles retraçaient les traits les pères de la patrie ; il leur donne aujourd'hui le nom de traîtres et de tyrans.

Cosme avait fait construire, dans la Via Larga, une maison magnifique qui faisait l'admiration des étrangers ; « vrai théâtre, dit un historien, de gentillesse, de vertus et de lettres (3). » Le peuple en boucha les portes, comme il eût fait à une maison de pestiférés ; une seule fut ouverte pour laisser passer les huissiers et les crieurs chargés de la vente des trésors que cette habitation renfermait. Les acheteurs accoururent.

« Là se voyoit continue Nestor, un nombre infini de tapis d'or et de soie et plusieurs autres rehaulsez de mesme estoffe, oultre des vaisseauls d'or et d'argent, un monde de statues élabourées à l'antique et composez de cuivre et d'arain.

» Chose qui finalement fiet mal au cœur à plusieurs, spécialement quand on se mit a fourrager la bibliotecque,

(1) Nardi, l. c., p. 23.

(2) Id., ib.

(3) Nestor, l. c., p. 107.

laquelle premièrement le seigneur Cosme, puis son fils Pierre et récemment Laurent avoient amplement fournie de bons livres rares, hebreux, grecs et latins, et à l'augmentation de laquelle tant de bons esprits avoient travaillé, et tant d'hommes pérégriné, que la Grèce en estoit presque demeurée vuide... Le seigneur de Balassart arrive à Florence pour faire le logis du roi en la maison du seigneur Pierre, se met le premier à prendre quand il sceut la fuite de son hoste, disant que la banque que les Médicis avoient à Lyon lui devoit grande somme de deniers. Entre aultres choses, prit une liasse entière montant à la valeur de six ou sept mille ducats, et deux grandes pièces d'une aultre. Les aultres firent comme lui en une maison en laquelle Pierre avoit serré la pluspart de son vaillant. Le peuple pilla tout. La seigneurie eut une partie des plus riches bagues et quelques vingt mille ducats lors trouvés en son banc, sans une infinité de pots d'agate, de camaïeux taillés en perfection, et bien trois mille médailles d'or et d'argent (1). »

Les voilà donc perdus à jamais ces beaux livres rassemblés avec tant d'amour par Ficin, Politien, Pic de la Mirandole, et dont Laurent ne pouvait détacher ses regards mourants. Quand un de ces trésors de poésie ou d'éloquence, après avoir heureusement traversé les mers, tombait de Constantinople à Florence, quelle joie parmi nos lettrés! que de douces heures ils passaient à le contempler! Ils annonçaient cette heureuse nouvelle, comme de nos jours nous annonçons quelque événement qui doit changer ou remuer le monde. C'est que, dans ces pages grecques ou latines, les destinées de l'intelligence humaine étaient enfermées! Et la main d'un enfant livre aux flammes et aux vents les inspirations de Platon, d'Aristote, de Démosthènes, de Virgile, de Chrysostome, de nos Pères des deux Églises, qu'un pauvre moine nous avait conservées!

Laurent reposait heureusement dans son tombeau. S'il

(1) Nestor, l. c., p. 107-108.

eût vécu, il serait mort de douleur à la vue de ces profanations; lui, le père des doctes, le docte parmi les doctes, ainsi que le nommait Hutten (1).

Le peuple n'est pas satisfait: le voilà qui se porte dans le quartier Saint-Antoine, sur la maison du cardinal, dont il pille et brûle les meubles, les livres, les vêtements, les tableaux, les statues, et qu'il démolit ensuite de fond en combe (2); puis sur les beaux jardins de la place Saint-Marc, ce musée où vinrent étudier Fr. Rusticci, Lorenzo di Credi, Jul. Bugiardini, Baccio da Montelupo, And. Contucci et Michel-Ange (3); il est sans pitié pour les sculptures qu'il renferme, pour les arbres et les fleurs qui leur servent de parure ou d'abri.

Quand sa fureur fut assouvie, c'est-à-dire quand il ne resta dans Florence aucune image des Médicis, aucune des statues qu'ils avaient si chèrement payées, aucun des manuscrits qu'ils avaient fait venir à si grands frais de l'Orient, aucun des arbres qu'ils avaient plantés; que la vente des objets précieux qui leur appartenaient fut close; que les magistrats se furent fait adjuger les bijoux de famille qu'ils convoitaient; qu'il n'y eut plus rien du patrimoine des exilés à dévaster, à briser, à brûler, à voler; alors la seigneurie fit publier un bando où elle menaçait d'un châtement exemplaire quiconque troublerait le repos des citoyens par le meurtre ou le pillage (4); et la statue de Judith: œuvre de Donatello, fut solennellement placée devant le palais, comme une leçon ou une menace de la justice populaire (5).

(1) Laurentius verò pater et coluit doctos et fuit ipse doctrinà inter primos suæ ætatis commemorandus. — Hutt. in libellum Laur. Vallæ: opera, t. I, p. 414.

(2) A fundamentis ferè eversa. — Fabroni, p. 21.

(3) Roscoe, t. I, p. 199, 200. — Vasari, Vita di Torrigiano scultore. — Del Rosso, l'Osservatore Fiorentino, t. II, p. 137, 138.

(4) Ed havrebbero forse seguitato di fare simile insolenza contra de' primi amici e seguaci della casa de' Medici, se con severissimi bandi cotali malfattori non fussero stati raffrenati dalla Signoria. — Nardi, p. 23.

(5) Ammirato, Istorie Fior., vol. III, p. 223.

Pendant ces scènes de dévastation, où donc était Savonarole? Nous aurions voulu le voir monter en chaire pour flétrir ces attentats sacrilèges.

La seigneurie n'inquiéta pas les hommes de l'émeute; pour les amuser sans doute, elle imagina de réhabiliter la mémoire des conspirateurs de 1478 (1). Désormais on put s'appeler Pazzi et réclamer le sang dont étaient rougies les dalles de Santa-Reparata, comme un glorieux blason. Elle rappela Laurent et Jean, fils de Pierre-François de Médicis, qui changèrent leurs armoiries, répudièrent leur nom et prirent celui de *Popolani*: double lâcheté que les historiens de tous les partis ont eu raison de flétrir, comme si un front humain eût pu rougir de porter les insignes de Cosme et de Laurent (2)!

Cela fait, Florence dut se préparer à recevoir Charles VIII.

Il y fit son entrée le 17 novembre 1494. Un riche baldaquin, porté par des jeunes gens de noble famille, attendait à la porte de San-Friano le monarque français, qui montait un cheval magnifiquement hanarché (3)!

Il faut écouter ici le récit d'André de la Vigne :

« Les citoyens et les habitants luy présentèrent d'abord les grandes clefs de la ville, lui firent foy et hommage, et luy rendirent honneur et révérence comme à leur roy et souverain seigneur. Après que tous les corps de cette ville, tant ecclésiastiques que séculiers, eurent passé, les bandes du roy commencèrent à marcher, qui fut la chose la plus belle qu'on eust jamais vuë en une entrée de ville : premièrement les coulevriniers, les Allemands, les lansquenets et Suisses, tous bien armés; après venoit la bande des picquiers avec leurs étendarts, guidons et flûtes (probablement les archers à cheval de la gendarmerie, alors armés de piques); puis la bande des haliebardiens entremêlés de grands joueurs d'épée (les mêmes sans doute que les espadons chez les

(1) Ammirato, p. 204. — Nardi, l. c., p. 231.

(2) Roscoë, l. c., t. I, p. 205.

(3) Nardi, l. c., p. 28.

Suisses (1)); tous revêtus d'une même parure, savoir : des couleurs et livrées du roy, portant la courte dague à leur costé, les chausses de drap d'or, la chaîne au col. Ensuite venoient les capitaines, marquis de Clèves et le comte de Nevers, qui conduisoient environ six mille soldats deux à deux, avec lesquels estoient le sieur Lornay, escuyer d'escurie, et le bailliy de Dijon. Puis les archers d'ordonnance, tenant leurs arcs bandez et portant leurs trousses de flèches; après, les hommes d'armes, bien montez et armez, avec leurs clairons, trompettes, cornets et tabourins de guerre. Ils estoient bien en nombre de huit cents lances, tous gentilshommes et de maison, de grande valeur et vertu, qui ne recherchoient qu'à acquérir de l'honneur et de la réputation dans le service du roy.

» Ensuite venoit la bande des deux cents arbalestriers portant tous l'arbalestre bandé. Puis la bande des archers de la garde du roy, allant quatre à quatre, portant dessus le dos le hocqueton travaillé de fine orfèvrerie. Après vinrent quelques capitaines, comme le sieur de Crussol, Claude de la Chastre, avec son fils, dit le sieur de Quoquebourne, et autres habillés très-richement. Suivoit la bande des cent gentilshommes du roy, fort superbement vestus.

» Les pages d'honneur, montez sur grands chevaux, et les laquais à pieds, vestus de drap d'or et de velours, allant autour la personne du roy qui estoit monté sur son coursier qu'on appeloit Savoye. Il estoit armé de toutes pièces d'un harnois luisant, doré en plusieurs endroits et enrichi de quantité de grosses perles et de pierres précieuses. Il portoit une couronne d'or sur la teste, toute couverte de fines pierrieres avec une grosse escarboucle. Au milieu, quatre seigneurs des plus qualifiés de la ville portoient dessus un riche poesle de drap d'or, tracé à la mode de France, et cela en signe de victoire et de conquête. Le grand escuyer d'escurie portoit l'épée de justice royale devant le roy, et le grand

(1) Ph. de Ségur, l. c.

prévost de l'hostel avec ses gens archers de la garde du corps estoient aux environs de sa personne pour le préserver de la presse et de tout péril.

» Les grands seigneurs de l'ordre et autres venoient après, et ensuite pesle mesle les cardinaux, archevesques, primats, évesques, abbez; puis les présidents et gens du grand conseil, les grands pensionnaires, les grands et généraux financiers, les trésoriers, contrôleurs et receveurs, tous bien montez et parez, et conséquemment les valets de chambre, les officiers, porte-buffets, eschançons, dispensiers, huissiers, panetiers, tapissiers et tous autres serviteurs domestiques de la maison du roy.

» Tout à la queue estoient les valets et pages avec les bagages des bahuts, lits de camp et autres ustenciles, les vandiers, lavandiers, chariots, charettes, brouettes, muletiers, rustrauds de train, chartiers, piétons, laquais, avanturiers, carretiers et autres moindres gens.

» Voilà comme cette armée française, avec tout son train, passa hors victorieusement tout au milieu et au travers de Florence, surnommée la Belle ou la Gentille, composant un nombre et une suite de plus de cinquante mille personnes des gens du roy. Les rues estoient parées, etc. Le roy, en cet estat et cette pompe, fut conduit jusques en la grande église, où il fit son oraison; puis il fut accompagné au logis qui lui étoit préparé, appartenant à Pierre de Médicis, dont les murs sont tous bâtis de marbre (1).»

Le roi traversa le bourg de Saint-Jacques sur l'Arno, le Vieux-Pont, la Vaccheria, la place de la Seigneurie, et, arrivé devant l'église de Santa-Maria del Fiore, descendit de cheval, et fut reçu par le clergé (2). Ficin étoit chargé de complimenter le prince.

La harangue du néoplatonicien ne manque pas d'adresse.

(1) André de la Vigne, extrait du voyage de Naples du roy Charles VIII. — Voir Hist. de Charles VIII par Guill. de Jaligny, Paris, 1684, in-fol., p. 118 et suiv. — Ph. de Ségur, l. c.

(2) Nardi, loc. cit.

Ficin feint de croire que l'Italie n'est qu'une terre de passage que traverse l'armée française pour aller conquérir la Terre-Sainte.

« Voici, dit-il au roi, le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous. Prince, vous avez entrepris un merveilleux voyage : vous allez restituer au Sauveur des hommes cette sainte Jérusalem que les barbares tiennent en leur pouvoir... (1). Vous voici dans votre Florence, que vous édifiez de votre piété; Florence, la ville des fleurs, toute pleine aujourd'hui de lis (2).

Chanoine par la grâce du cardinal (3), peut-être que Ficin aurait dû laisser tomber quelques mots de pitié sur la grande infortune de son bienfaiteur : c'eût été un acte de courage dont l'histoire lui aurait tenu compte; mais, à son âge, on peut avoir peur.

La harangue achevée, le prince entra dans l'église, et alla faire sa prière sur les marches du grand autel, pendant que le peuple, suivant la coutume, s'amusait à mettre en pièces le dais sous lequel avait marché Sa Majesté (4). Charles VIII remonta bientôt à cheval, et prit le chemin du palais des Médicis, que la seigneurie s'occupait, depuis deux jours, à réparer.

Pierre étoit à Bologne avec ses deux frères Jean et Julien. Bentivoglio, qui gouvernait la ville, avait de grandes obligations à Laurent de Médicis; il les oublia, et reçut froidement ses héritiers, en homme qui avait peur de se brouiller avec la république.

« Monseigneur, disoit-il à Pierre, en lui montrant le palais de Bologne garni de canons, avouez que vous ne seriez

(1) *Iter agressus ut sanctam Jerusalem, sævissimis barbaris occupatam, summo humani generis redemptori Dei redimas.* — Ficini Ep., ep. xii, p. 196.

(2) *Florentiam civitatem tuam mirificè pietate vises, Florentiam à flore ut à lilio dictam, liliorum ubique plenam.*

(3) *Salvini, Ind. cr. dei Canonici florentini, mss., presso il Capitolo.*

(4) Nardi, loc. cit.

pas là, si vous en aviez eu de semblables (1). » La plaisanterie était cruelle.

Pierre y répondit en homme d'esprit : « Monseigneur, si vous aviez vu derrière vous un escadron armé comme celui que je voyais déjà venir de San-Pier Scarreggi, vous auriez fait comme moi (2). »

Bentivoglio était impitoyable pour l'exilé : il ne voulait pas même lui permettre de rêver une restauration.

« Vous cherchez à franchir un mur qui croulera sous vous, » lui disait-il, quand Pierre parlait de rentrer dans sa patrie (3).

Pierre prit son parti et, suivi de quelques serviteurs, quitta Bologne et gagna Venise. Là son premier soin, avant de se rendre au sénat, fut demander à un ancien agent de sa famille cent ducats pour acheter des vêtements ; l'homme d'affaires voulait une caution : le malheureux, qui n'avait que sa parole à donner, ne put rien obtenir. Le sénat fit à Pierre le don gratuit d'un vêtement : c'est une belle page dans son livre d'or (4).

Pour échapper aux révoltés, le cardinal avait été obligé de quitter sa soutane rouge et de prendre la robe de franciscain. Caché sous le capuchon monacal, il alla frapper à la porte du couvent des dominicains, pour demander l'hospitalité : le frère portier le reconnut, et refusa d'ouvrir au petit-fils de Cosme, le bienfaiteur du monastère (5). Le cardinal s'éloignait tristement, quand, au coin de la rue del Giglio, il aperçut le secrétaire de Laurent : « Que fais-tu là, Bernard ? » lui demanda le cardinal. — « Je cherchais Votre Éminence, » dit le jeune Bibbiena. Et tous deux prirent le chemin de l'exil. Quelques jours après, ils trouvaient à Castello un asile chez les Vitelli (6).

(1) Relation manuscrite, Bibl. Vat., coll. Ottoboni.

(2) Burlamacchi, ed. Mansi, in-fol., t. I, p. 545.

(3) Voi cercate di scalzare un muro qual poi vi cascherà adosso. Ib.

(4) Ammirato, Ritratti d'uomini illustri, etc., p. 52, 65.

(5) Ampliò ed ornò la chiesa e convento de' PP. Domenicani. — Del Rosso, l'Osservatore, etc., t. II, p. 61.

(6) Roscoe, t. I, p. 207.

CHAPITRE VIII.

SAVONAROLE. — 1494-1497.

Enfance de Savonarole. — Il entre et prêche au couvent de Saint-Marc. — Il commente l'Apocalypse en chaire. — Belles images qu'il en tire. — Ses rapports avec Laurent de Médicis. — Passe pour prophète. — Sa visite à Charles VIII. — Ascendant qu'il prend sur les esprits à Florence. — Rédige un projet de constitution pour la république. — Merveilles qu'il opère par ses prédications. — Sa guerre au paganisme. — Comment il en triomphe. — Idées esthétiques du moine.

Le jour où Charles VIII quittait Florence, le 17 novembre 1494, pour poursuivre sa grande expédition, mourait Jean Pic de la Mirandole, assez heureux, du moins, pour ne pas avoir été témoin des outrages prodigués à ses bienfaiteurs. Pic, depuis longtemps, comme nous l'avons dit (1), ne cherchait plus la vérité dans le vide des grandes routes ; il l'avait trouvée dans une église, au pied d'une croix. Ce n'était plus le savant qui jetait, de Rome, ses fastueux défis aux intelligences de tous les pays ; il disait aujourd'hui, comme Trithem, « aimer c'est savoir, » et il aimait vivement.

A cette triste nouvelle, Savonarole, le moine du couvent des dominicains, monte en chaire pour rassurer ses auditeurs sur le sort de cette âme qui avait fait tant de bruit en ce monde.

« Je veux vous révéler, leur dit-il, un secret céleste, que je n'ai voulu dire encore à personne, parce que je n'étais pas sûr de ce qui m'était annoncé, comme je le suis à

(1) Voyez le chapitre II, qui a pour titre : *Les Maîtres de Jean de Médicis.*